

### Texte préparatoire

**Lisez le texte suivant puis répondez aux questions.**

#### Cannibale

*Un vieil homme raconte comment, en compagnie d'hommes et de femmes de son village de Nouvelle-Calédonie, il a été désigné par les autorités françaises pour représenter l'Océanie à l'Exposition coloniale de 1931, à Paris.*

« Nous avons embarqué le 15 janvier 1931, sur le *Ville de Verdun*. Nous vivions sur le troisième pont, comme des passagers de dernière catégorie. Il faisait trop chaud le jour, trop froid la nuit, et plusieurs d'entre nous ont contracté la malaria<sup>1</sup> lors d'une escale aux Nouvelles-Hébrides. Il y a eu trois morts, si mes souvenirs sont exacts, dont Bazit, un Kanak<sup>2</sup> albinos de Wé. L'équipage a jeté leurs corps à la mer sans nous laisser le temps de leur expliquer que l'on naît pour vivre avec les vivants et que l'on meurt pour vivre avec les morts. Les morts ne peuvent vivre dans l'océan, ils ne peuvent pas retrouver leur tribu... Nous sommes arrivés à Marseille au début du mois d'avril, sous la pluie. Des autocars militaires attendaient sur le quai de la Joliette pour nous conduire directement à la gare Saint-Charles. Je ne connaissais que la brousse de la Grande-Terre<sup>3</sup>, et d'un coup je traversais l'une des plus vastes villes de France... À l'époque, je n'étais jamais allé au cinéma. J'avais mal aux yeux à force de les tenir ouverts pour ne rien perdre du spectacle ! Les lumières, les voitures, les tramways, les boutiques, les fontaines, les affiches, les halls des cinémas, des théâtres... ». Parvenus à la gare, nous n'osions pas bouger. Nous restions collés les uns aux autres, comme des moutons, effrayés par le bruit, les fumées, les râles de vapeur et les sifflements des locomotives. La fatigue m'a terrassé. Je n'ai presque rien vu du voyage, sauf un moment magique : un peu de neige qui tombait sur le Morvan<sup>4</sup>. Je restais le plus près possible de Minoé<sup>5</sup>. Elle m'était promise, et j'avais fait le serment à son père, le petit chef de Canala, de veiller sur elle.

À Paris, il ne subsistait rien des engagements qu'avait pris l'adjoint du gouverneur à Nouméa<sup>6</sup>. Nous n'avons pas eu droit au repos ni visité la ville. Un officiel nous a expliqué que la direction de l'Exposition était responsable de nous et qu'elle voulait nous éviter tout contact avec les mauvais éléments des grandes métropoles. Nous avons longé la Seine, en camion, et on nous a parkés derrière des grilles, dans un village kanak reconstitué au milieu du zoo de Vincennes, entre la fosse aux lions et le marigot des crocodiles. Leurs cris, leurs bruits nous terrifiaient. Ici, sur la Grande-Terre, on ne se méfie que du serpent d'eau, le tricot rayé. Et encore... les gamins s'amuse

avec. C'est rare qu'il arrive à ouvrir sa gueule assez grand pour mordre ! Au cours des jours qui ont suivi, des hommes sont venus nous dresser, comme si nous étions des animaux sauvages. Il fallait faire du feu dans des huttes mal conçues dont le toit laissait passer l'eau qui ne cessait de tomber. Nous devions creuser d'énormes troncs d'arbres, plus durs que la pierre, pour construire des pirogues tandis que les femmes étaient obligées de danser le pilou-pilou à heures fixes. Au début, ils voulaient même qu'elles quittent la robe-mission<sup>7</sup> et exhibent leur poitrine. Le reste du temps, malgré le froid, il fallait aller se baigner et nager dans une retenue d'eau en poussant des cris de bêtes. J'étais l'un des seuls à savoir déchiffrer quelques mots que le pasteur<sup>8</sup> m'avait appris, mais je ne comprenais pas la signification du deuxième mot écrit sur la pancarte fichée au milieu de la pelouse, devant notre enclos : « Hommes anthropophages<sup>9</sup> de Nouvelle-Calédonie ».

Didier Daeninckx, *Cannibale*, 1998.

Image



Source : première publicité Banania, 1915. Photo © Tallandier / Bridgeman Images.

## **Première partie : questions (20 points)**

*Les réponses aux questions doivent être entièrement rédigées.*

### **Sur le texte littéraire**

**1.**

Du début du texte à « de Wé. », l'auteur décrit les conditions dans lesquelles s'est déroulé le voyage en bateau. Quelles sont-elles ? Relevez trois indices dans ce passage pour justifier votre réponse.

**2.**

De « Il y a eu trois morts » à « leur tribu... »

a) Pour quelle raison l'équipage du navire a-t-il « jeté leurs corps à la mer » ?

b) De quelle manière le narrateur perçoit-il ce geste ? Justifiez votre réponse.

**3.**

« Nous restions collés les uns aux autres, comme des moutons, effrayés par le bruit, les fumées, les râles de vapeur et les sifflements des locomotives. »

a) Relevez et identifiez la figure de style utilisée dans cette phrase.

b) Expliquez-la. Que met ainsi en valeur le narrateur

**4.**

En prenant appui sur le radical du participe passé « terrassé », expliquez le sens propre de ce mot, puis précisez son sens dans la phrase.

**5.**

« Les lumières, les voitures, les tramways, les boutiques, les fontaines, les affiches, les halls des cinémas, des théâtres... »

a) Quelle est la particularité grammaticale de cette phrase ?

b) Quel effet est produit par la construction de cette phrase ?

**6.**

« Je n'ai presque rien vu du voyage, sauf un moment magique : un peu de neige qui tombait sur le Morvan. » Expliquez le choix de l'adjectif « magique » par le narrateur.

**7.**

« Elle m'était promise, et j'avais fait le serment à son père, le petit chef de Canala, de veiller sur elle. »

a) Expliquez l'expression : « Elle m'était promise ».

b) Qu'apprend-on dans cette phrase sur le caractère du personnage ?

**8.**

« Un officiel nous a expliqué que la direction de l'Exposition était responsable de nous et qu'elle voulait nous éviter tout contact avec les mauvais éléments des grandes métropoles. »

a) Comment sont rapportées les paroles de l'officiel ? Quelles caractéristiques grammaticales vous permettent d'identifier ce type de discours rapporté ?

b) Que pensez-vous de l'explication avancée par l'officiel ?

**9.**

Dans le passage de « Nous avons longé la Seine » à « Hommes anthropophages », comment les Kanaks sont-ils traités ? Développez votre réponse en vous appuyant sur des citations de ce passage.

**10.**

Quelle image des Kanaks la direction de l'exposition veut-elle montrer ? Selon vous, le narrateur correspond-il à cette image ? Développez votre réponse en prenant appui sur l'ensemble du texte.

## **Sur le texte et l'image**

**11.**

En quoi le personnage de cette affiche se rapproche-t-il du personnage principal du texte de Didier Daeninckx ?

**12.**

Certains voient dans cette affiche la dénonciation de graves travers de notre société. Lesquels et pourquoi ?

## **Deuxième partie : rédaction et maîtrise de la langue**

### **Réécriture (5 points)**

Réécrire le passage suivant à la 3<sup>e</sup> personne du pluriel et au féminin. Vous effectuerez toutes les modifications nécessaires.

« Parvenus à la gare, nous n'osions pas bouger. Nous restions collés les uns aux autres, comme des moutons, effrayés par le bruit, les fumées, les râles de vapeur et les sifflements des locomotives. La fatigue m'a terrassé. »

### **Travail d'écriture (20 points)**

*Vous traiterez au choix l'un des deux sujets de rédaction suivants.*

*Votre rédaction sera d'une longueur minimale d'une soixantaine de lignes (300 mots environ).*

#### **Sujet de réflexion**

Selon vous, en quoi la rencontre d'une autre culture est-elle une expérience enrichissante ? Vous donnerez votre réponse selon un développement argumenté et organisé.

#### **Sujet d'imagination**

Un journaliste a visité l'Exposition coloniale. Imaginez l'article qu'il rédige pour dénoncer le traitement infligé aux Kanaks. Vous signerez votre article des initiales du journaliste (A. B.).

### Dictée (5 points)

« Je me suis précipité sur les uniformes, les poings dressés. Ils n'attendaient que cela pour sortir leurs gourdins et me frapper sur les épaules, la tête. J'ai réussi à m'agripper à un des surveillants, à m'en servir comme d'un bouclier. J'avançais en le tenant par la gorge. Je montrais les dents, comme ils nous avaient appris à le faire pour impressionner les visiteurs. Ils avaient formé le cercle et riaient.

— Mais c'est qu'il mordrait, le cannibale !

L'un des gardiens s'était faufilé derrière moi, et quand j'ai pris conscience de sa présence, il était trop tard. La matraque s'est abattue sur ma nuque. Je suis tombé sur les genoux, à demi assommé. J'ai rassemblé toutes les forces qui me restaient pour ne pas fermer les yeux. »

Didier Daeninckx, *Cannibale*, 1998.

*On précisera aux élèves que le narrateur est un homme. On écrira le nom propre au tableau.*

Ce texte est un autre extrait de *Cannibale*, il possède donc les mêmes caractéristiques :

- récit à la 1<sup>ère</sup> personne, temps du passé (imparfait, passé composé).
- Les verbes pronominaux s'accordent avec leur sujet : « je me suis précipité », « je suis tombé » (« je » est le narrateur) ; « l'un [des gardiens] s'était faufilé », « la matraque s'est abattue ».
- Le participe passé des verbes conjugués avec l'auxiliaire *avoir* ne s'accorde pas avec le COD quand ce COD est placé après : « ils avaient formé le cercle », « j'ai pris conscience », « j'ai rassemblé toutes les forces ».
- Le participe passé de quelques verbes conjugués avec l'auxiliaire *avoir* ne s'accorde pas car il est suivi d'un COI : « j'ai réussi à m'agripper », « ils nous avaient appris à le faire ».
- Plusieurs verbes, notamment du premier groupe, sont à l'infinitif car ils dépendent d'une préposition : « pour sortir et me frapper », « à m'agripper », « à m'en servir », « à le faire », « pour impressionner », « pour ne pas fermer ».
- Plusieurs verbes sont conjugués à l'imparfait de l'indicatif et s'accordent avec leur sujet : « Ils n'attendaient », « j'avançais » (attention à la cédille), « je montrais », « ils riaient », « il était », « toutes les forces qui me restaient » (l'accord se fait avec « toutes les forces », antécédent du pronom relatif *qui*).
- Les adjectifs qualificatifs et certains participes passés s'accordent avec le nom qu'ils qualifient : « les poings dressés », « je suis tombé à demi assommé ».
- Plusieurs mots comportent une consonne que l'on n'entend pas ; en mettant au féminin ou en cherchant un mot de la même famille, on peut parfois identifier cette consonne muette : « poings » (poignée, poignard, poignet), « surveillants » (surveillantes), « dents » (dentiste), « appris » (apprise), « trop » (« tard » (tarder, tardif)).
- Plusieurs mots comportent une consonne redoublée : « dressés », « attendaient », « frapper », « agripper », « surveillants », « comme », « appris », « impressionner », « cannibale », « derrière », « abattue », « assommé », « rassemblé ».

## Corrigé : Cannibale

### Première partie : questions

#### Sur le texte littéraire

1. Les conditions du voyage en bateau sont très difficiles, et même épouvantables, inhumaines : « Il faisait trop chaud le jour, trop froid la nuit » ; plusieurs Kanaks « ont contracté la malaria » ; « Il y a eu trois morts ».

2.

a) Les marins ont jeté le corps des Kanaks morts pour des raisons sanitaires : on ne peut conserver les cadavres sur le bateau car le risque de contagion est très grand ; par ailleurs il existe un usage chez les marins : les hommes qui trouvent la mort durant la navigation ont la mer pour sépulture.

b) Pour le narrateur, c'est un drame car les morts, dans sa culture et sa religion, doivent vivre avec les autres morts de leur tribu ; ils doivent reposer en terre et non pas dans l'océan.

3.

a) La figure de style employée dans cette phrase est une comparaison : « comme des moutons ».

b) Le narrateur veut dire que lui et les autres membres de sa tribu se regroupent comme le font les moutons d'un troupeau sous l'effet de la peur provoquée par la découverte de ce monde inconnu. C'est un comportement grégaire.

4. Dans ce participe passé, on relève le radical *terre* ; « terrassé » signifie donc dans son sens propre *jeté à terre avec violence*. Dans le texte, le participe signifie *abattu physiquement* par la fatigue, extrêmement fatigué.

5.

a) Cette phrase est non verbale ; c'est une phrase nominale.

b) Cette phrase nominale produit un effet d'accumulation car elle énumère tous les éléments du paysage de Marseille que découvrent successivement le narrateur et ses compagnons. Ils gardent leurs yeux ouverts pour tout voir de cette grande ville de France.

6. Le narrateur emploie l'adjectif « magique » car l'apparition de la neige est un moment étonnant, merveilleux ; il n'a jamais vu la neige tomber, cette chute est une sorte de phénomène surnaturel, qui l'enchanté.

7.

a) Minoé a été promise au narrateur, c'est-à-dire qu'elle est sa fiancée : son père a promis qu'elle l'épouserait.

b) Le narrateur est fidèle à son serment, à la parole donnée au père de Minoé ; il se montre aussi protecteur, courageux pour affronter ce monde totalement inconnu.

8.

a) Les paroles de l'officiel sont rapportées au discours indirect ; les marques de ce discours sont le verbe « expliquer » qui introduit les paroles, la conjonction de subordination « que » (« qu' ») qui introduit la subordonnée comportant les paroles, l'emploi du pronom personnel « nous » et la concordance des temps. Les verbes des subordonnées sont au passé car ils dépendent du verbe de la principale conjugué au passé composé (« a expliqué »).

b) L'explication de l'officiel est un mauvais prétexte ; en effet, la direction prétend vouloir assurer la sécurité des Kanaks, préserver leur état naturel et bon de toute mauvaise influence, du mal que l'on rencontre dans les grandes villes. La responsabilité de la direction serait engagée s'il leur arrivait quelque chose dans Paris. En réalité, elle veut les parquer dans le zoo de Vincennes comme des animaux sauvages, les montrer aux visiteurs comme des sortes de monstres, des

anthropophages. Elle ne les considère pas comme des représentants de l'Océanie à l'Exposition coloniale mais comme une attraction de zoo.

**9.**

Dans ce passage, les Kanaks sont traités comme des animaux sauvages qu'il faut « dresser » ; on les a enfermés comme des bêtes fauves (« parqués derrière des grilles »). On les oblige à travailler devant les visiteurs du zoo, à vivre dans des conditions très pénibles, à se baigner et nager dans une eau glacée, à pousser « des cris de bêtes ».

**10.**

La direction de l'exposition souhaite montrer les Kanaks comme des bêtes sauvages, des cannibales, qui vivent à moitié nus, dans une sorte d'état naturel, n'ont pas de langage articulé mais poussent cris d'animaux. Le narrateur ne correspond absolument pas à cette fausse image ; il éprouve des sentiments, possède une culture et des traditions, une religion, des rites funéraires ; il est également curieux car il cherche à découvrir ce monde inconnu. Il a appris à lire le français même s'il ne déchiffre ni ne comprend tous les mots, comme « anthropophages » par exemple. C'est un homme civilisé, respectueux de son serment, qui réfléchit et analyse.

### **Sur le texte et l'image**

**11.** Le vieil homme est originaire de Nouvelle-Calédonie, territoire français d'outre-mer, situé dans l'océan Pacifique ; il appartient au peuple kanak (Océanie), originaire de cet archipel. L'affiche représente un tirailleur sénégalais, en costume de zouave ; il est originaire de l'Afrique noire. Tous deux représentent le Français des terres lointaines, des colonies ou de l'outre-mer ; d'une certaine façon ils incarnent l'Autre, celui qui est différent, vivant dans un ailleurs souvent objet de fantasmes et de préjugés raciaux.

**12.**

Certains, effectivement, voient dans cette affiche le racisme, la xénophobie, les préjugés raciaux à l'égard des hommes différents, que ce soit par leur culture, leur langue ou leur physique ; d'ailleurs, le slogan « y'a bon » est considéré comme une expression caricaturale traduisant la difficulté à parler correctement le français ; il a même fini par désigner le tirailleur sénégalais lui-même. L'homme est représenté avec un large sourire, mais selon les détracteurs de l'affiche, en forme de banane, ce qui rappelle la boisson chocolatée Banania. Comme il y a eu le mythe du Sauvage lors des grandes découvertes des XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles, on a créé le mythe dévalorisant de l'Africain noir, hilare, parlant un mauvais français, avec un accent caractéristique ; plusieurs humoristes ont évidemment exploité cette vision stéréotypée pour la dénoncer, car elle traduirait une persistance de l'attitude coloniale dans certains pays qui considéraient les civilisations et les hommes de ces territoires comme inférieurs.

### **Deuxième partie : rédaction et maîtrise de la langue**

#### **Réécriture**

**Parvenues** à la gare, **elles n'osaient** pas bouger. **Elles restaient collées** les **unes** aux autres, comme des moutons, **effrayées** par le bruit, les fumées, les râles de vapeur et les sifflements des locomotives. La fatigue **les a terrassées**.

## **Travail d'écriture**

### **Sujet de réflexion**

L'accélération et la facilité des échanges grâce aux médias, à Internet et aux réseaux sociaux, la vitesse des transports (train à grande vitesse, avion), l'augmentation du temps de vacances et de loisirs, l'apprentissage des langues favorisent considérablement les rencontres entre gens de pays différents, et donc souvent de cultures différentes. Mais ces rencontres constituent-elles une expérience enrichissante ?

Pour ma part, je considère que de telles rencontres sont particulièrement enrichissantes car elles permettent de s'ouvrir au monde et à l'autre. Nos origines, notre éducation, notre pays et parfois même notre région façonnent notre culture, notre pensée, nos goûts ; ces influences sont essentielles dans notre formation mais aussi dans notre vie quotidienne. La découverte d'autres cultures ouvre nos horizons, élargit notre vision du monde et des autres ; en effet, la diversité n'est-elle pas un facteur important de renouvellement, de richesse culturelle et personnelle ? Nos habitudes culinaires ont beaucoup évolué. Qui de nous ne déguste pas un bon couscous, une pizza, une paella, et bien d'autres plats empruntés aux traditions culinaires de pays plus ou moins lointains mais qui réjouissent nos palais ? L'expérience d'une nouvelle cuisine constitue à mes yeux un plaisir unique. D'ailleurs, les industriels et les restaurateurs exploitent pleinement cet engouement ; aujourd'hui, dans tous les supermarchés de nos villes vous trouvez les cuisines mexicaine, chinoise, africaine, japonaise, indienne. La découverte d'autres saveurs, de nouvelles épices, de légumes ou de fruits inconnus exalte nos sens, le goût évidemment mais également l'odorat et la vue.

Cependant, il est des domaines plus sérieux, comme l'histoire, la société, la langue. Notre collège participe depuis vingt ans maintenant à un échange avec un établissement scolaire de Sofia, capitale de la Bulgarie. Cette expérience nous a permis de vivre une quinzaine de jours dans un pays qui utilise l'alphabet cyrillique ; son folklore est très vivace chez les adultes et chez les jeunes ; en effet, la Bulgarie a vécu sous le joug turc du XIV<sup>e</sup> siècle jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle ; durant cette période, le peuple bulgare a fait vivre secrètement toutes ses traditions : chants, danses, arts... En France, nous semblons moins sensibles à cette culture du passé, même si certains souhaitent protéger notre patrimoine linguistique (l'occitan, le breton, le corse, le picard...). La rencontre avec des élèves de ce pays nous fait comprendre l'importance de notre histoire, de notre évolution. Et puis, nous appartenons à l'Europe, vaste espace géographique, culturel. Il convient donc de mieux se connaître entre Européens, ce qui nous enrichit mutuellement ; chaque pays se nourrit d'influences multiples et variées qui favorisent notre évolution, notre dynamisme, notre curiosité. Il me paraît impensable d'aller à l'étranger, sans entrer en contact direct avec la culture du lieu, avec les gens qui incarnent cette culture. Ainsi nous percevons mieux la relativité des usages, des modes de vie ou de pensée ; ces rencontres prouvent qu'il n'existe pas de civilisation supérieure mais seulement des civilisations diverses, chacune possédant sa valeur et sa légitimité. C'est pourquoi nous pouvons porter un regard plus lucide, plus objectif sur notre propre société, sur nous-mêmes. La distance, l'éloignement stimulent notre réflexion.

En conclusion, ces rencontres authentiques sont une expérience vraiment enrichissante, que la télévision ou les livres ne peuvent remplacer ; elles développent la compréhension, la tolérance, la reconnaissance de la diversité, valeurs humaines essentielles.



## Sujet d'imagination

Inhumain !

Le président de la République a inauguré hier l'Exposition coloniale, en présence de plusieurs ministres français, de délégations de divers pays européens, de représentants de nos lointaines colonies, des notables de la ville de Paris. Ils ont visité les pavillons de l'Afrique du Nord, de l'Indochine, de Madagascar, de l'Océanie, des Indes, s'émerveillant devant un temple du Cambodge, une pagode, le palais des Colonies et les fresques de sa façade, ou devant l'ensemble savamment ordonné d'animaux, de végétation luxuriante et exotique, sans oublier les êtres humains de nos terres proches ou lointaines. Depuis cette cérémonie et ce tour de l'Empire colonial, des milliers de visiteurs se sont précipités à Vincennes pour admirer les « parties vivantes » de leur Empire ! Honnêtement il m'est impossible de dire « notre Empire ».

Au milieu de cette cohue qui découvre en direct que la France, par exemple, ne se limite pas à la seule métropole, je me suis senti submergé par un sentiment de colère, de révolte quand je me suis arrêté devant le pavillon de l'Océanie. Des hommes et des femmes, parqués comme du bétail, gesticulaient, poussaient des cris d'animaux, au milieu de ce qui est censé être une reconstitution d'un village de Nouvelle-Calédonie ! Manifestement, sous les averses printanières, ils étaient transis de froid, eux qui sont habitués à la douceur et la chaleur de leur île. Au signal, on les obligeait à plonger dans une eau glacée, puis à travailler, creuser un tronc pour fabriquer une pirogue tandis que les femmes préparaient un repas sur un maigre feu. Et les spectateurs, ébahis mais aussi craintifs, applaudissaient. Ce spectacle tenait plus du carnaval ou du cirque que de la célébration des cultures et des civilisations d'un ailleurs qui aurait dû nous faire rêver.

D'ailleurs la Ligue des droits de l'homme trouve elle aussi infamantes les conditions dans lesquelles la direction de l'Exposition a installé les Kanaks. On ne peut traiter ainsi ceux que l'on considère comme les représentants de l'Océanie.

Mais ce qui indigné le plus, c'est le panneau installé devant cet enclos : « Hommes anthropophages de Nouvelle-Calédonie ». Comment peut-on diffuser dans le public de telles inepties ? Des cannibales ! Nous atteignons là le comble de la bêtise et du mensonge scientifique ! Nous voici revenus aux XV<sup>ème</sup> et XVI<sup>ème</sup> siècles lorsque Espagnols et Portugais découvraient les terres de l'Amérique et du Brésil, et racontaient aux Européens que les peuples de ces contrées se nourrissaient de chair humaine qu'ils faisaient cuire sur d'immenses grils. Nous replongeons dans les ténèbres de l'ignorance et de l'obscurantisme.

Qui sont les véritables sauvages ? Les hommes qui vivent encore proches de la nature et en harmonie avec elle ou ceux qui traitent ces êtres de façon totalement indigne et inhumaine ?